

Visions d'avenir, sucre d'érable et progrès

Mathieu Perron

Number 136, Winter 2019

Histoires d'utopies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90365ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, M. (2019). Visions d'avenir, sucre d'érable et progrès. *Cap-aux-Diamants*, (136), 12–15.

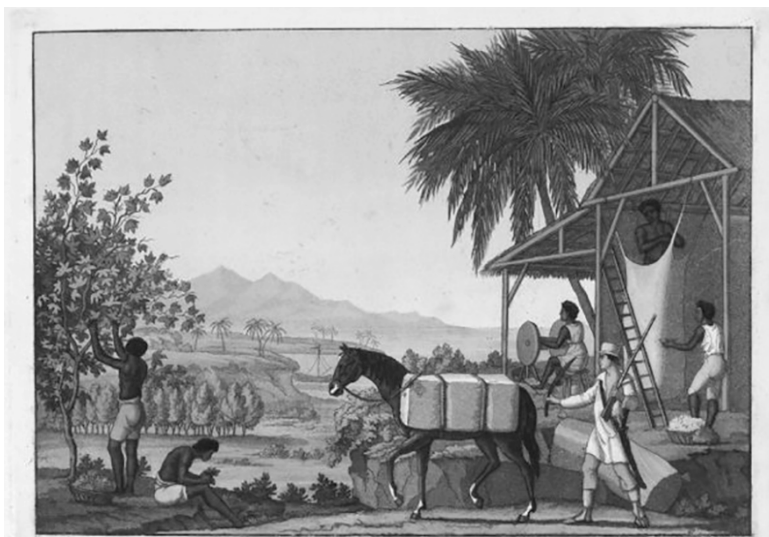
VISIONS D'AVENIR, SUCRE D'ÉRABLE ET PROGRÈS

par Mathieu Perron

Quel lien y a-t-il entre le sucre d'érable et les mobilisations en faveur de l'abolition de la traite des esclaves? Quel projet de développement économique prendrait appui sur la production de sirop d'érable? Cela relève de l'utopie! C'est pourtant bien ce que proposait le jeune imprimeur et éditeur de la *Gazette de Québec*, Samuel Neilson, en 1792.

LES PREMIÈRES PRESSES

Au XVIII^e siècle, les gazettes ont une fonction d'abord commerciale : transmettre de l'information sur les biens et services disponibles localement et rendre compte des aléas du vaste monde afin de permettre aux marchands de spéculer sur leur fortune. Dans un univers de rumeurs et d'oralité, ces imprimés offrent la possibilité de s'extraire de l'environnement immédiat et d'accéder à quelques bribes d'information sur les intrigues de la politique internationale et sur la vie des puissants. Les gazettes contribuent à la consolidation d'un lien avec les événements et la culture au-delà des mers et des frontières. Plus encore, l'imprimé offre la possibilité d'influencer la perception que le lectorat a sur sa réalité quotidienne, mais aussi sur l'avenir. Dans le Québec



Sugar plantation. (https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Sugar_plantation_LCCN2003688078.tif).

ancien, ce lectorat demeure plutôt restreint vu le faible taux d'alphabétisation, et il est confiné aux villes. Cela étant, il est toujours possible de retrouver des exemplaires des journaux locaux dans les cafés et les tavernes fréquentés par les marchands et les marins, comme au Café des marchands tenu par John Frank dans la Basse-Ville de Québec. La presse a ainsi le pouvoir de modeler la culture d'une nouvelle élite montante : les marchands et les commerçants. La consommation de caféine et d'alcool accompagne le brassage de grosses affaires.

Au Canada, la diffusion de la presse à imprimer est tardive. Cette technologie, avec ses jeux de lettres fondues dans un alliage métallique et sa presse à vis, permet de reproduire à partir d'une matrice recomposable des pages d'informations.

La première presse à imprimer est installée en 1764 à Québec par l'Écossais William Brown et l'Irlandais Thomas Gilmore. Brown et Gilmore fondent le premier hebdomadaire de la colonie *The Quebec Gazette/La Gazette de Québec* qui paraît en format de quatre feuillets bilingues sur deux colonnes : à gauche en anglais et à droite en français. En 1789, le jeune typographe originaire d'Écosse Samuel Neilson hérite d'une forte somme

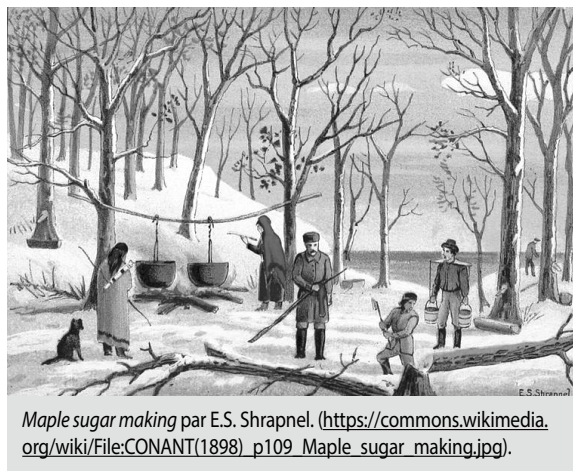
qu'il investit en rachetant l'imprimerie de son défunt oncle William Brown. *La Gazette de Québec* fait partie du lot. Il est alors âgé d'à peine dix-huit ans. À partir de ce moment, la qualité de l'hebdomadaire est rehaussée. Samuel consacre davantage de place aux essais et aux nouvelles, en particulier aux événements entourant la Révolution française. Le jeune homme prend également l'initiative de lancer le premier magazine illustré de la colonie : *The Quebec Magazine/Le Magazine de Québec* dans lequel on retrouve des textes portant sur l'astronomie, la littérature, la poésie, la philosophie, l'hygiène, l'agriculture et la météorologie. De la prise en main de la *Gazette* par Neilson jusqu'à sa mort inopinée en 1793, alors qu'il est terrassé par la tuberculose, un air d'optimisme se dégage des pages du journal. L'idée

du progrès transparait dans plusieurs textes.

UN HISTORIEN DE L'AVENIR

L'année 1792 en est une de renouveau pour la colonie. La Loi constitutionnelle adoptée l'année précédente par le Parlement de Londres introduit la Chambre d'assemblée tant revendiquée au cours de la dernière décennie précédente par les marchands et les commerçants des villes, anglophones et francophones. Le champ des possibles semble s'ouvrir pour la nouvelle province du Bas-Canada. Une certaine effervescence est palpable. Samuel Neilson n'hésite pas à faire ouvertement la promotion d'un club politique destiné à informer et à échanger sur la nouvelle constitution : le Club constitutionnel. Les réunions du club, tenues à la taverne de Frank, ont droit à plusieurs comptes rendus dans les pages de l'hebdomadaire. Plusieurs autres textes témoignent de cet élan d'optimisme, de cette foi envers le progrès de la raison, des arts et des sciences. Deux d'entre eux – probablement écrits de la main de Samuel Neilson – paraissent en première page, le 19 avril 1792. Leur titre : *Fragment historique de l'An 2000, Vue rétrospective sur le 18^{me} siècle et Sur les Arts et Sciences, Leur grande importance aux nations*. On peut y lire que : « Le dix-huitième Siècle s'est élevé au-dessus de ceux qui l'ont précédé, s'est acquis une splendeur comparative en consacrant ces principes de POLITIQUE UNIVERSELLE qui depuis ont uni tous les hommes par une communauté d'intérêts et une réciprocité de devoirs, et en donnant au monde intellectuel cette impulsion qui conduit à la connaissance parfaite et à l'observance des lois morales de la nature. » L'avenir promettait l'avènement d'une société universelle; ce mouvement historique apparaissait naturel et inévitable. C'est par la diffusion des connaissances que le progrès opère auprès de

l'ensemble des êtres de raison. On peut comprendre qu'un jeune imprimeur partage cette opinion; la diffusion de l'information et des connaissances forme tout de même l'essence de son métier. Comme l'écrit Neilson : « Tous les arts et sciences s'avancent ensemble, et se prêtent un secours mutuel ». Les prouesses techniques nimbées de théâtralité fascinent les foules. À la fin du XVIII^e siècle, les habitants de Québec ont droit à plusieurs présentations scientifiques et de curiosités mécaniques offertes par des Européens de passage. Par exemple, ce spectacle d'un *Automate ou Figure parlante Surprenante*, donné en



Maple sugar making par E.S. Shrapnel. ([https://commons.wikimedia.org/wiki/File:CONANT\(1898\)_p109_Maple_sugar_making.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:CONANT(1898)_p109_Maple_sugar_making.jpg)).

1792 au « Caffé des Marchands » tenu par Thomas Ferguson dans la Basse-Ville de Québec par un certain sergent Mensforth du 7^e Régiment. L'imprimerie Neilson produit 750 dépliantes et 200 billets pour l'occasion. Comme aujourd'hui, le gadget fascine et fait rêver. Neilson poursuit sur le ton de certitude de l'historien ayant accès à une vérité entendue : « [...] en examinant de plus près cette brillante époque, quel étonnement! à [sa] période la plus éclairée, les derniers vingt ans, ces principes salutaires de la politique universelle, et la connoissance des rapports naturels des individus les uns aux autres et à la société, n'avoient pas encore répandu leur bénigne influence sur le peuple. Ils étoient seulement le patrimoine d'un petit nombre de sages, mais inconnus

à la multitude plongée dans l'abîme de l'ignorance, ou détournée de toutes recherches par les dépositaires du pouvoir arbitraire, qui regardèrent ces éternelles vérités avec un mépris stupide jusqu'au moment où leur progrès devint invincible et le renversement de la corruption inévitable. »

Enfonçant le clou, le jeune imprimeur conclut : « L'An 1800 vit lever le soleil de la vérité sur l'horizon. L'esprit humain sentit sa chaleur bénigne, s'élança dans une sphère plus spacieuse, connut ses forces, sa nature et sa dignité. L'ignorance ne pouvoit plus engager des armées d'insensées et d'esclaves dans la cause du despotisme et un labyrinthe de malheurs. Dès lors les hommes ne trouvèrent plus d'obstacles à découvrir et adopter les institutions sociales les plus capables de concentrer et éterniser leur bonheur. »

L'idée de progrès entrevoit l'humanité comme soumise à un mouvement d'amélioration progressive, nécessaire, irréversible et perpétuel. Tout ce qui concerne l'être humain tend à se perfectionner au cours du temps. Le progrès se réalise à un rythme variable suivant le lieu et l'époque, mais toujours de manière inéluctable. C'est pour cette raison que Neilson prend la posture rétrospective de l'historien : on n'arrête pas le progrès.

L'IDÉE DE PROGRÈS

L'idée de progrès plonge ses racines dans l'Antiquité, mais elle se développe surtout à la fin du XVII^e siècle autour d'auteurs comme Bernard Le Bouyer de Fontenelle (1657-1757) ou l'abbé Charles-Iréné Castel de Saint Pierre (1658-1743) en France. Au cours de la période dite des Lumières (1750-1790), l'idée de progrès en vient à être critiquée par plusieurs philosophes : Emmanuel Kant, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Jean le Rond D'Alembert pour nommer ceux-là. Cependant,

c'est à la fin de cette période que l'idée se vulgarise et se répand parmi les populations européennes. L'éclatement de la Révolution française y est pour beaucoup.

La fin de la décennie 1780 est marquée par plusieurs bouleversements annonciateurs de transformations radicales. L'année 1789 voit la prise de la Bastille, le 14 juillet, qui mènera deux ans plus tard, le 3 septembre 1791, à la promulgation par la Constituante de l'établissement d'une monarchie constitutionnelle. Le monde anglo-américain n'est pas en reste. Aux États-Unis, en 1787, le Congrès adopte le *Bill of Rights* contenant les dix premiers amendements à la constitution fédérale et, en 1791, la république du Vermont choisit finalement de se joindre à l'Union.

En Grande-Bretagne, une controverse autour de l'appui à la Révolution française embrase le milieu politique et lettré. Elle suscite des interventions passionnées d'auteurs tels que Thomas Paine ou Edmund Burke. Les débats autour de la tolérance officielle d'une certaine diversité religieuse

entraînent plusieurs mouvements de masse majeurs tels que celui engendré par la question de l'émancipation des catholiques anglais (*Gordon's Riots* en 1780) ou bien les émeutes à Birmingham, en 1791, visant des protestants dissidents de l'Église d'Angleterre (quakers et méthodistes). L'année 1788 marque également le début d'une campagne de mobilisation populaire intensive en Grande-Bretagne. Des centaines d'assemblées sont organisées. Au début de 1792, plusieurs pétitions portant 400 000 signatures revendiquant l'abolition de la traite des esclaves dans l'Empire britannique sont présentées au Parlement de Londres.

En août 1791, les esclaves du nord de la colonie française de Saint-Domingue –

plus importante productrice de sucre et de café de l'époque – se révoltent. Les plantations brûlent; la révolution haïtienne est en marche. En mars 1792, le royaume du Danemark annonce l'abolition progressive de l'esclavage dans ses possessions coloniales à partir de 1803. Le 9 juillet 1793, à la suite d'un procès impliquant une esclave et le dépôt d'un projet de loi, le gouverneur du Haut-Canada, John Graves Simcoe, donne la sanction royale à une loi abolissant l'esclavage dans la province. L'esclavage, cette institution dévoreuse d'hommes,



(https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Making_Maple_Sugar,_Lower_Canada,_1837.jpg).

semble sur le point de disparaître. La province de Québec est aussi happée par la déferlante.

FAIRE DU BAS-CANADA UNE COLONIE SUCRIÈRE

Pour la communauté des marchands de Québec, la fin de la traite des esclaves présente un enjeu de taille. Il faut dire que l'idée que la production de l'un de leurs principaux objets de commerce, le sucre et le rhum, soit perturbée leur donnait des sueurs froides. Samuel Neilson envisage pourtant une solution : la colonisation. *A contrario* de la proposition de Nicolas de Condorcet dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1793), soit

l'introduction de plantation de sucre par la colonisation de l'Afrique équatoriale, Neilson envisage plutôt la mise en valeur d'une richesse naturelle toute canadienne : *acer saccharum*, l'érable à sucre.

Le 1^{er} mars 1792, on peut lire l'éditorial suivant : « Avis aux propriétaires d'érablières. Comme les troubles qui règnent actuellement dans les Colonies à sucre doivent rendre cet article cher à l'avenir, il est heureux que le Canada en produise un qui peut y suppléer. Quel dommage que l'on entaille des érables au lieu de

les percer pour en tirer la sève, et que les cultivateurs ne suppléent pas à la perte des érables dans le défrichement des terres en plantant de jeunes arbres sur les bords de leurs champs, ce qui augmenterait la valeur de leur métairie [leur terre] et seroit d'un grand avantage à leur postérité. Avant que quelques personnes de génie établissent une manufacture. »

Neilson tient à ce projet qu'il juge prometteur et réalisable. Dans l'édition du 12 avril, il publie un second texte sur le sujet sous forme

de lettre ouverte signée « Les Génis de J. Cartier et Champlain ». En plus de scinder la province de Québec en un Haut et un Bas-Canada, la Loi constitutionnelle instaure un système de concession des terres en dehors du territoire occupé par les seigneuries. Il faut dire que Neilson mène une âpre lutte pour convaincre les sujets canadiens de la colonie de renoncer au système seigneurial. L'extension de la colonisation dans ces nouveaux espaces recouverts de forêts représentait aux yeux du jeune homme une occasion de transformer en profondeur la vie économique de la province.

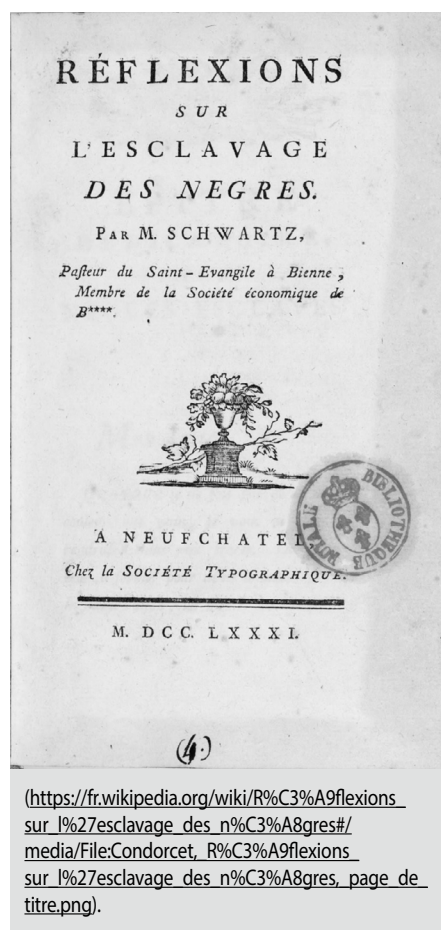
On retrouve là un projet ambitieux, utopique même, celui de faire du Bas-Canada une colonie sucrière : « Il est à souhaiter que tous ceux qui deviennent

intéressés dans les Nouvelles Concessions fussent convaincus de la valeur inappréciable des arbres qui produisent le sucre, et de l'accroissement presque certain de cette valeur par la discontinuation du Trafic d'Esclaves d'Afrique. Rien ne mérite davantage de fixer l'attention de la convention prochaine des Législateurs des deux provinces du Canada. On prétend qu'une personne d'une profonde habil[e]té dans la chymie se propose d'indiquer une méthode de raffiner le sucre d'érable très facile et peu dispendieuse. Cette opération sera sans doute suivie de la distillation du syrop en quantité suffisante pour baisser le prix de cette immense importation de liqueurs violentes dont les climats froids ont besoin, et qui ont jusqu'à présent tant coure au Canada. [...] »

L'idée d'implanter une nouvelle culture au fort potentiel marchand qui a pour objectif final de mieux intégrer la colonie aux circuits commerciaux impériaux était dans l'air du temps. Dans les années 1780, la Société d'agriculture de Québec – un club regroupant sous les auspices du gouverneur Guy Carleton, lord Dorchester, plusieurs membres des élites seigneuriales, religieuse et marchandes – avait tenté sans grand succès de promouvoir auprès des censitaires canadiens la culture du chanvre dont les fibres étaient utilisées dans la production des cordages pour les navires. L'ouverture à la colonisation de nouveaux territoires recouverts de forêts et d'érablières offrait une occasion de tenter une population de colons nouveaux, moins réfractaires *a priori* à l'idée de progrès.

Plusieurs facteurs relèguent le projet de Samuel Neilson au pays du non-lieu, celui de l'utopie. Parmi ces raisons, notons un manque de connaissance technique. Même si Neilson fait miroiter l'existence d'une telle connaissance détenue par un mystérieux chimiste, il demeure que celle-ci n'est pas diffusée. L'acériculture du XVIII^e siècle est très rudimentaire. De plus, le ratio

de combustible nécessaire à l'atteinte d'un seuil de production rentable est énorme. Aujourd'hui, environ une corde de bûches de 60 cm de diamètre est nécessaire pour produire à peu près 37 litres de sirop. L'ambition de pro-



(https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9flexions_sur_l%27esclavage_des_n%C3%A8gres#/media/File:Condorcet,_R%C3%A9flexions_sur_l%27esclavage_des_n%C3%A8gres,_page_de_titre.png).

duire plusieurs hectolitres à l'échelle de la colonie impliquerait certainement une déforestation importante. Cela sans compter que Neilson envisageait la production d'alcool distillé à partir du sirop d'érable, ce qui ajoute encore à ces quantités importantes de combustible. De plus, si la main-d'œuvre nécessaire avait pu éventuellement être fournie par les colons et leur famille, cette production n'en aurait pas moins conservé un caractère d'appoint étant donné sa nature saisonnière et irrégulière. C'est sans compter le manque d'infrastructures routières adéquates, le goût des consommateurs métropolitains rompus au sucre blanc raffiné

et, dernier facteur, et non le moindre, la perpétuation grâce à l'opposition du roi George IV de l'esclavage dans les colonies sucrières des Antilles.

Finalement, le développement de la betterave à sucre dans la foulée des guerres napoléoniennes rend chimérique tout projet de transformation du Bas-Canada en colonie sucrière. Dans ce contexte de guerre mondiale, la forêt deviendra une ressource stratégique. Sous le parapluie de tarifs préférentiels, il sera plus rentable de couper la forêt et de l'expédier en Europe; en l'absence d'investissement en infrastructure routière, il sera plus aisé de faire flotter des billots sur les rivières; vu les tendances belliqueuses de l'époque et l'urbanisation croissante, on juge utile de la transformer en mâts pour les navires de la flotte impériale ou en planches; finalement, vu la petite ère glaciaire et l'absence de charbon abordable, la forêt sera plus utile en bois de chauffage pour les habitants de la colonie.

Mathieu Perron est doctorant en études québécoises (histoire) à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Pour en savoir plus :

Elizabeth Abbott. *Le sucre : une histoire douce-amère*. Montréal, Fides, 2008, 449 p.

Robin Blackburn, « Chapitre 7: From the Critique of Slavery to the Abolitionist Movement », *The American Crucible: Slavery, Emancipation and Human Rights*, Londres, Verso, 2013, p.145-169.

Frank Mackey. *L'esclavage et les Noirs à Montréal, 1760-1840*. Montréal, Hurtubise, 2013, 662 p.

Michael Eamon. *Imprinting Britain: Newspapers, Sociability, and the Shaping of British North America*. Montréal, McGill-Queen's, 2015, 263 p.

Patricia Lockhart Fleming, Yvan Lamonde. *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada – volume 1*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, 540 p.